

TRIPTYQUE EN *RÉ* MINEUR

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS INTERVALLES

*La Belle Affaire*, 2015  
*Des fleurs dans le vent*, 2018, prix Hors Concours 2018  
*Saisons en friche*, 2020

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Théâtre  
*Sniper Avenue, Quatorze minutes de danse & Le temps qu'il fera demain*,  
L'espace d'un instant, 2007  
*Le Phare*, Lansman/TARMAC, 2009  
*L'Enfance dans un seau percé*, Lansman, 2011  
*Migrants*, Lansman/TARMAC, 2013  
*L'Histoire de la princesse*, La Fontaine, 2014  
*L'Amour c'est comme les pommes*, Koiné, 2015  
*Holiday Inn – Nuits d'accalmie*, Lansman, 2016  
*Le Goût salé des pêches*, Lansman, 2016  
*Yalla !*, Lansman, 2017  
*Pourvu qu'il pleuve*, Lansman, 2018  
*C'est quoi l'amour ?*, Lansman, 2019  
*Ruptures*, Lansman, 2020

Chroniques  
*Lettres de Beyrouth*, Lansman/TARMAC, 2012 (avec Sedef Eçer)

Romans  
*Orages*, Actes Sud Junior, 2008  
*Une île en hiver*, Le ver à soie, 2016

© Éditions Intervalles, 2022  
Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.  
ISBN : 978-2-3695-320-4

SONIA RISTIĆ

TRIPTYQUE EN RÉ MINEUR

ÉDITIONS INTERVALLES

*Le récit est radical en ce qu'il nous crée  
à l'instant même où il est créé.*

Toni Morrison

MILENA

*Lettres à Sam*

*(Concerto pour piano n° 3 de Sergueï Rachmaninov)*

Belgrade, August 3<sup>rd</sup> 1972.

Dear Sam,

Ta lettre est arrivée en neuf jours! Nous voilà fixés sur les délais postaux, même s'il n'y a aucune garantie que les prochaines seront aussi rapides.

Non, elle n'a pas été « interceptée par le bureau de la censure » qui, je te le répète pour la énième fois, n'existe pas chez nous. Nous avons bien évidemment des gratte-papier qui jettent un œil sur ce qui s'apprête à paraître dans les maisons d'édition et visionnent les films avant de leur accorder un visa d'exploitation, mais on les appelle « lecteurs », tout simplement, et vu la production foisonnante je doute fort qu'ils aient le temps de rédiger des notes détaillées à l'attention du Parti, où je doute encore plus que qui que ce soit prenne le temps de les lire.

Alors, pour clore le chapitre « La fertile imagination d'un Américain moyen qui a vu trop de mauvais films d'espionnage » : Non, je n'ai subi aucun interrogatoire

à mon retour de Paris. Personne ne me suit. Il n’y a ni voiture noire ni homme en imperméable fumant, le visage dans l’ombre, en bas de chez moi. Seulement un grand soleil qui tasse les ombres projetées par les arbres, l’asphalte à moitié fondu par la chaleur épaisse de ce mois d’août, et trois gamines aux voix beaucoup trop aiguës qui sautent à l’élastique pile sous ma fenêtre. (Pure curiosité au rayon sociologie : joue-t-on à l’élastique en Amérique également ou est-ce un de nos exotismes balkaniques?)

Bref, les seules questions qu’on m’ait posées depuis que je suis rentrée viennent de mes proches et sont, dans cet ordre :

— si j’ai ramené du bon cognac (nous en avons ici un ersatz terrible appelé Vinjak) ;

— quelles fringues je me suis achetées ;

— si j’ai rencontré un Français moche mais terriblement sexy ressemblant à Montand jeune ou à Belmondo.

Lorsque je réponds que j’ai rencontré deux Américains ne ressemblant, hélas ! ni à Steve McQueen ni à Humphrey Bogart, mon auditoire largement féminin est très déçu !

(Je te taquine. En vérité, toutes sont avides de m’entendre raconter les détails croustillants, mais en bonne écrivaine, je sais ménager le suspense et ne leur livre le récit de nos folles aventures que par courts épisodes. Ainsi, je m’assure de briller dans les soirées jusqu’à l’automne au moins.)

Merci pour les cartes avec les tableaux de Hopper, ils sont vraiment merveilleux, je ne connaissais pas ceux

que tu m’as envoyés. Et mon voisin, M. Petrović, te remercie infiniment pour les jolis timbres venus enrichir sa collection déjà impressionnante. Depuis qu’il a compris que je reçois du courrier de l’étranger – d’Amérique qui plus est ! –, je suis remontée de plusieurs crans dans son estime. Il ne me fait plus de remarques pincées sur la musique que j’écoute ni sur les heures avancées de la nuit auxquelles je rentre. Qui aurait cru qu’il suffirait d’une série de petites images bariolées pour l’amadouer ? Sans le savoir, tu vas m’épargner des conversations désagréables quasi quotidiennes.

J’ai repris le travail le lendemain de mon retour (tu peux imaginer ma forme olympique après la semaine de nuits très courtes que nous avons passée), mais rien de follement excitant. Une énième production du *Tramway* de Williams se prépare pour la saison prochaine au théâtre où je suis employée ; on m’a demandé d’en revoir la traduction, qui n’était pas très bonne, et de mieux faire sonner les dialogues en serbo-croate.

J’y passe quelques heures par jour avec Svetlana, l’amie dramaturge dont je t’ai parlé. Nous n’étions pas particulièrement copines lorsque nous étions à l’Académie des arts dramatiques, je la trouvais insupportablement prétentieuse et tatillonne, mais depuis que nous sommes collègues, nous nous sommes rapprochées et c’est une chic fille en réalité. Tellement farfelue et drôle, elle pourrait être un personnage de roman ! Quand on fait équipe, même en planchant sur les scripts les plus insipides, nous parvenons à nous amuser. Elle me tanne pour que nous partions quelques jours au bord de la mer (Belgrade en plein été est

toujours un peu pénible), mais après mon escapade parisienne, je suis trop fauchée pour l'envisager sérieusement. Alors nous nous consolons en passant nos week-ends sur les plages de l'Ada Ciganlija (une petite île fluviale sur la Save, voir carte postale ci-jointe) où Svetlana peut reluquer les maîtres-nageurs à loisir. Elle dit que ça ne vaut pas les spécimens dalmates, mais on fait avec ce qu'on a.

J'ai une grande nouvelle... enfin peut-être. Je croise les doigts et touche du bois pour ne pas tout faire foirer en la criant sur les toits trop vite. Il se pourrait que j'obtienne un contrat permanent à la RTS (la Radio-télévision-serbe). L'oncle de la tante du voisin du cousin de ma mère y a un poste important et ma mère le travaille au corps depuis des mois pour qu'il me dégote une place. À la télévision les salaires sont meilleurs qu'au théâtre (ce qui ne serait pas de refus si nous prévoyons de nous revoir avant le siècle prochain), mais surtout, en y devenant permanente je pourrais plus facilement obtenir un logement d'État. Bon, ce serait Dieu sait où, Nouveau Belgrade sans doute, ça voudrait dire prendre des bus bondés pour venir bosser et vivre dans un de ces affreux blocs neufs (je te raconterai la splendide architecture du réal socialisme une autre fois), mais je ne m'en plaindrais point.

J'aime bien ma studette d'étudiante du centre-ville, elle est charmante et je suis près de tous les lieux que je fréquente, c'est juste que le loyer mensuel restreint considérablement ma capacité à renflouer ma tirelire dédiée aux voyages, et puis c'est plutôt mal chauffé, mes factures sont astronomiques en hiver. Donc, doigts croisés et bois touché pour que ma mère arrive à faire jouer son piston, puisque

c'est ainsi que les choses semblent fonctionner chez nous. Je sais que même sans intervention divine (= maternelle) je finirai par obtenir un appartement tôt ou tard ; le truc, c'est que ça risque d'être tard (on attend habituellement au moins cinq ans avant de se voir accorder un appartement d'État), or ça m'arrangerait que ce soit tôt.

Dans mon entourage, personne ne comprend pourquoi je suis partie de chez mes parents, où j'ai toujours ma chambre, et où j'aurais été logée-nourrie-blanchie-choyée-gâtée en fille unique que je suis. Ici, nous restons vivre chez les parents jusqu'au mariage, et souvent même, les femmes passent de la cuisine maternelle à celle de la belle-mère. Il n'y a que les étudiants de la campagne qui louent chambres et studios le temps de leurs études, quand ils n'ont pas réussi à obtenir une place en résidence universitaire. Mais depuis ma première année à l'Académie, je me suis démenée pour être indépendante, je ne rêvais que de cela depuis l'adolescence. Svetlana dit que c'est à cause de Virginia et de sa *Chambre à soi* que j'ai prise au pied de la lettre. Elle n'a pas tort, même si je crois que ce fut également pour fuir la maladie de mon père. Bref, aussi modeste que soit mon nid, je n'échangerais ma liberté pour rien au monde. Lorsque je serai mieux logée, vous viendrez me rendre visite ici, tous les deux ?

Quoi d'autre ? Ah oui ! j'ai recueilli un chat errant. Un mâle gris maigrichon qui semble toujours perdu dans ses pensées et qui louche un peu. Je l'ai baptisé Jean-Paul (en hommage à Sartre, pas à Belmondo – je le précise car niveau culture générale, avec vous autres, Américains, on ne sait jamais). Me voilà parée : une mansarde du

centre-ville, une machine à écrire sur un grand bureau, des reproductions de Hopper et des photos de Paris punaisées au mur, du cognac de luxe dans le buffet et un chat – le parfait attirail de l’autrice, jusqu’au cliché. Il ne reste plus qu’à écrire.

Rien de très prometteur de ce côté-là, hélas! Des bouts d’idées, des tentatives, mais rien qui tienne, rien qui m’emporte. Je m’étais collée un soir à une nouvelle inspirée de nos soirées parisiennes et c’était d’un mauvais! Tellement mauvais que j’ai eu un fou rire en la relisant à voix haute. On aurait dit un pastiche de *Paris est une fête*, le pauvre Ernest a dû se retourner dans sa tombe. Svetlana me maintient que souvent l’habit fait le moine, qu’en peaufinant le décor et les costumes je finirai par y croire moi-même, à mon statut d’écrivaine, mais je ne trouve pas cette approche très convenable pour une stanislavskienne.

Et toi, ton roman avance?

Raconte-moi un peu à quoi tu occupes tes journées.

Et s’il te plaît, dis bonjour à Peter de ma part (je ne sais pas s’il a reçu ma lettre postée il y a une semaine).

Je t’embrasse,

M.

Belgrade, November 29<sup>th</sup> 1972.

Dear Sam,

Tout d’abord, mes plus plates excuses. Je suis désolée d’avoir mis tout ce temps à t’envoyer autre chose que quelques phrases laconiques au dos d’une carte postale, pour te confirmer que je recevais bien tes missives et te promettre une réponse digne de ce nom.

J’ai commencé à t’écrire à plusieurs reprises, mais chaque fois j’ai été interrompue par une urgence ou un imprévu. Les feuilles avec mes débuts de lettres restaient ainsi des jours et des jours sur mon bureau, jusqu’à ce que Jean-Paul finisse invariablement par renverser du café dessus, et alors, tout était à recommencer. C’est Jean-Paul donc qui est responsable de mon silence prolongé!

(Je crois que ce chat a la capacité de lire dans mes pensées. Alors que je suis en train d’écrire ceci, il me regarde fixement et avec une expression d’immense déception mâtinée de mépris. Ça va me coûter cher en foie de volaille pour qu’il me pardonne. Quant à mériter ton par-